

complète, attirera toute l'eau des mers et transformera finalement la terre en un amas de cailloux. Les classes plus élevées croient plutôt à un choc subit.

Les dernières lettres de Lyon parlent de la sensation produite dans la ville par un fait qui intéresse à un haut degré le monde industriel et manufacturier. Il ne s'agit de rien moins, en effet, que d'un appareil qui, au moyen d'un liquide combiné, réaliserait sur le système actuel de force motrice une économie de 80 p. 100, en donnant des résultats égaux au moins, sinon supérieurs à ceux que produit la vapeur telle qu'on l'applique aujourd'hui. C'est M. Finot, ancien maire de Vaise (faubourg de Lyon), qui est l'auteur du nouveau procédé, en plein fonctionnement dans la brasserie de Vaise. Le *Moteur lyonnais* est le nom donné à cette importante découverte.

Le docteur Livingston, de retour d'un voyage en Afrique, a prononcé devant le Conseil communal de la cité de Londres un discours dont voici le passage intéressant au point de vue commercial :

« La puissance de production de l'Afrique est très-grande, a dit le savant voyageur.

« Quand je songe à la fertilité du pays, je crois qu'on pourrait amener les habitants de l'intérieur, qui sont désireux d'avoir des relations avec les hommes blancs, à cultiver tout ce dont nous avons besoin.

« Le coton pousse sans qu'il soit nécessaire d'en prendre soin, et l'on peut en conclure avec moi que ce sol pourrait tout produire. »

Pour toute la chronique locale, J. P. B. O. U. X.

Grand steeple chase handicap militaire à la Marche.

Au moment où le goût des chevaux et des exercices équestres paraît reprendre ici une impulsion nouvelle, nous croyons être agréable à nos lecteurs en donnant la relation de steeple chase de la Marche.

On se rappelle qu'en Crimée une course improvisée a eu lieu entre les officiers des armées alliées. Celle de la Marche n'est que le second acte du défi. Seulement peu d'officiers réellement militaires y ont pris part. Il paraît que les régiments n'avaient pas été régulièrement avertis.

C'était plutôt une course de sportman. Il serait intéressant de mettre en ligne contre les chevaux anglais, nos meilleures races de chevaux, et les chevaux arabes de nos chasseurs d'Afrique.

S'il s'agit d'un parcours restreint, les Anglais ont deux chances pour une. Si le parcours est plus long, cela changerait complètement la chose. Les chevaux de fonds auraient un avantage immense, et, en résumé, prouveraient ainsi leur supériorité réelle sur leurs concurrents, qui ne pensent être utiles que comme agrément.

Je sais parfaitement tout ce qu'on peut me répondre à propos de la supériorité du *pur sang anglais* dans la reproduction. A cela encore il y a bien des objections à faire, et nous les ferons en temps et lieu.

Nous donnons ci-après l'article de M. Léon Catayes :

« Si le steeple chase est l'école et l'épreuve du cheval de chasse, la chasse est l'école et l'entraînement naturel du cavalier de steeple chase. Aussi la chasseresse Anglaise a-t-elle sous ce rapport un très-grand avantage sur nous, car là — et pour parler de l'armée seulement, — sur vingt officiers de cavalerie ou même d'infanterie, on n'en trouverait pas un qui n'ait souvent chassé le renard; tandis qu'en France, pas un peut-être n'aurait suivi une chasse.

« Aux Anglais l'ardente poursuite à travers haies, fossés, ravins et rivières. Aux officiers français les jeux du carrousel avec ses courses de têtes au sabre et au pistolet; avec ses exercices d'adresse à la lance et au javelot; aux Français le galop de carrière, les demi-voltes, les voltes rapides, etc.; mais aux Anglais la course et ses obstacles.

« Aussi, dans le grand steeple chase militaire couru à la Marche (prix 5,000 fr., ajoutés à 375 fr. d'entrée par cheval), tandis qu'un lieutenant et deux capitaines anglais, — sans compter les capitaines Craven et Morgan, qui ne sont pas présentés au poteau de départ, — tandis donc que cinq officiers anglais, après avoir obtenu une permission de vingt-quatre heures seulement, venaient prendre part à la lutte, M. le marquis de Galiffet et M. le vicomte Talon, officiers, l'un aux guides, l'autre au 4^e hussards, représentaient seuls la cavalerie française, encore M. Talon était-il déjà bien connu sur le turf avant d'avoir été, comme simple volontaire, gagner successivement ses galons et ses épaulettes en Crimée; M. Talon n'est donc pas un officier devenu sportman, mais un sportman devenu officier, et c'est dans le jockey-club français et non dans l'armée qu'ont dû se recruter les autres concurrents.

« Treize chevaux étaient inscrits; huit ont couru : d'une part, Cigarette, Johngraw et Horblow, arrivant d'Angleterre et montés par le capitaine George, du 1^{er} horse-guards; le capitaine Wilkn, du 11^e hussards, et M. Blundell, lieutenant aux rifles (chasseurs à pied). D'autre part, Laura et Kilkenny-Boy, que montaient M. le marquis de Galiffet et le vicomte Talon, officiers déjà nommés; puis The-Dean et Flying-Buck, montés par MM. le vicomte de Lauriston et le vicomte de Saint-Roman, et enfin Forest-King, monté par M. le duc de Grammont.

« Le célèbre Franc-Picard était inscrit, mais il a été retiré devant la surcharge dont les handicaps lui font toujours hommage, surcharge qui, soit dit en passant, restera une véritable interdiction jusqu'au jour où son propriétaire se décidera à le faire courir uniquement pour être battu.

« Au départ, qui a manqué d'ensemble, M. le vicomte de Lauriston a pris la tête, attaquant un peu trop vite peut-être un parcours de six mille mètres coupés par vingt-sept obstacles, — car c'est pour l'avoir suivi de trop près et même dépassé un instant, — c'est pour avoir pris avec lui une trop grande avance, que M. le duc de Grammont n'est arrivé que quatrième, — quatrième fort en retard, quoique au second comme au premier passage de la rivière il eût seulement devancé M. de Lauriston. Celui-ci a toujours tenu la tête jusqu'à une petite distance du but, où il est arrivé second, suivi de M. le lieutenant Blundell, mais précédé de M. le capitaine George, qui est arrivé premier d'une manière très-brillante, et en cavalier aussi élégant qu'expérimenté.

« Sans compter quelques coups de poing échangés dans la foule et les arrestations qui en ont été la suite, la course a été fertile en chutes; Français et Anglais ont payé leur tribut à la rivière et autres obstacles; mais promptement remis en selle, — sans autre inconvénient que d'en avoir été brusquement séparés, — si tous n'ont pas continué, c'est que pour la moitié les chances étaient perdues.

« Dans le s'eeple chase militaire anglo-français, la victoire est donc restée à nos alliés; mais nous aurions mauvaise grâce à nous montrer jaloux, car il y a quelques semaines à peine ce sont les chevaux des écuries françaises qui sont revenus vainqueurs de Duncaster, Warwick et Birmingham.

LÉON CATAYES.

Nouvelles & Faits divers.

— Samedi matin, un peu avant sept heures, une douloureuse catastrophe est venue jeter la consternation dans un des quartiers les plus fréquentés de Londres, les nouvelles maisons portant les numéros 145, 146 et 147, dans Tottenham-Court-Road, et occupées par MM. Maples et Compagnies, tapissiers et merciers, s'étant écroulées du toit à la base avec un fracas épouvantable. Une foule considérable se transporta immédiatement sur les lieux, mais les premiers travaux étaient difficiles à organiser. A la fin, un détachement considérable de la police, sous les ordres des inspecteurs Chuckley et Withen, parvint à écarter les assistants, et l'inspecteur du quartier, après avoir réuni les moyens les plus expéditifs pour dégager les ruines, se mit bientôt en mesure de retirer des décombres les victimes qu'on y savait englouties.

John Eaton, commis, fut découvert le premier, ayant les deux jambes cassées et d'autres blessures graves; puis M. Taylor, fils du constructeur, encore plus grièvement atteint. La troisième était un homme de peine, James Byng, qui était mort. Peu de temps après, on retira des ruines le cadavre de la malheureuse cuisinière.

Au moment où nous quittons la scène de cette horrible catastrophe, les travaux se poursuivent activement, car on sait que de nombreuses victimes sont encore ensevelies sous les décombres. Les blessés et les morts sont transportés à l'hôpital du collège de l'Université, qui n'est heureusement qu'à deux pas.

La cause de la catastrophe est, dit-on, expliquée par la chute du mur de séparation des nos 145 et 146.

Les recherches continuent.

— Une correspondance de Pesth donne les détails suivants sur l'arrestation de Rozsa Pandor :

« Ce fameux bandit, dont la tête a été mise à prix, a été arrêté samedi dernier à Skegedia. Les détails manquent encore sur la manière dont cette capture a été opérée, l'on sait seulement qu'elle ne s'est point faite sans effusion de sang, Rozsa Pandor s'est acquis une grande célébrité avant, et surtout pendant les guerres insurrectionnelles de 1849. Les principales lignes de sa vie active sont fort intéressantes, fort dramatiques même : chef d'une bande de brigands avant le soulèvement des Magyars, la terreur des grandes routes, détresseurs de grands chemins, doué d'une certaine intelligence, et par-dessus tout des qualités nécessaires à l'exercice de sa profession, d'un courage à toute épreuve, il se battit bravement en Hongrie, à la tête d'un corps de deux cent cinquante à trois cents cavaliers combattant avec des espèces de fléaux plombés, dont ils se servaient avec une grande habileté.

« Rentré dans la vie privée d'un brigand de grande route, après la guerre de 1848, Rozsa Pandor ne travaillait plus que sur un théâtre restreint, s'attaquant de préférence aux hommes et aux choses du gouvernement, et réhabilitant en quelque sorte la nature de ses opérations par la voie du magyarisme dont il avait le talent de les couvrir. Soit par terreur, soit par une secrète sympathie, le peuple des campagnes l'avait soustrait jusqu'à ce jour aux poursuites de la police, malgré la prime de 25,000 fr. promise à la personne qui le livrerait, mort ou vif, aux mains de la justice.

« Son arrestation a produit une certaine sensation en Hongrie; on la considère comme d'un heureux présage pour la suite du voyage de l'empereur, si brillamment inauguré dès son début, à Pesth. C'est dimanche matin, au mo-

ment où l'empereur assistait à une parade et à une messe militaire sur le champ des manœuvres de Bude, que le télégraphe a apporté cette nouvelle. »

— Voici quelques nouveaux détails sur l'arrestation de Rozsa Pandor, donnés par le *Journal de Francfort* :

« Ce bandit, qu'on a cru mort depuis trois ans, était, pour beaucoup de Hongrois, passé à l'état de mythe. Il a été pris dans la cabane d'un pauvre diable, qui avait été forcé de lui donner asile. Lorsqu'il s'est vu cerné, il s'est cru trahi et a commencé par décharger sa carabine sur le pauvre Katona, son hôte. Mais la femme de celui-ci s'arma aussitôt d'une hache et s'élança sur le brigand qu'elle parvint à terrasser. Des paysans accoururent à son aide, garrottèrent le redoutable bandit, et, fiers de leur capture qui doit leur rapporter 10,000 florins, vont la livrer à la gendarmerie.

« La terreur inspirée par ce brigand était telle, aux environs de la forêt de Bakonyi, que plusieurs propriétaires du voisinage avaient fini par quitter leurs châteaux, où ils n'osaient plus retourner.

« Il paraît que la prise de ce chef formidable, qui, jusqu'à présent, s'était soustrait à toutes les poursuites, je pourrais dire à toutes les battues, est faite pour jeter le découragement dans toutes ces bandes de brigands animés par son audace, confiant dans sa bonne étoile. »

— On sait qu'on a découvert, en Californie, plusieurs mines de vif argent, mais c'est l'année dernière seulement qu'il en a été extrait en quantités assez grandes pour faire diminuer considérablement le prix de ce métal. On n'ignore pas que le vif argent est surtout employé dans toutes les opérations relatives à l'extraction de l'argent et même de l'or. La mine de vif argent de New-Almaden, en 1850, dans un lieu de Santa-Clara, située à 60 milles environ, au sud de San-Francisco. Dans l'été de 1854, on découvrit deux autres mines dans la vallée de San-Jose, non loin de New-Almaden; le métal, dit-on, y est de belle qualité, et s'extrait facilement. A la fin de l'année 1854, le vif argent californien s'employait presque en totalité dans les mines d'argent du Mexique, du Pérou et du Chili.

« Il en a été expédié en Chine, mais en très-petite quantité. Il a été exporté à San-Francisco, en flasks de 80 livres, 18,800 flasks en 1853, représentant 1,504,000 livres; 21,000 en 1854, représentant 1,680,000 livres; 29,000 en 1855, représentant 3,320,000 livres. L'exportation de 1856 a plus que doublé celle de 1853, c'est-à-dire qu'elle a dépassé 3,000,000 de livres.

Cette quantité pourrait presque justifier le dire des publicistes californiens, qui prétendent que dans peu d'années la Californie suffira à elle seule à l'approvisionnement de vif-argent du monde entier.

VARIÉTÉS.

PARIS EN PROVINCE

II

(Suite. — Voir notre numéro du 27 mai.)

Croyez-vous qu'il a été heureux, son vrai père, la première fois qu'il est venu ici prendre sa demitasse? Et sa mère! la digne femme! Elle était sur la porte et n'osait pas entrer. Elle prenait mon café pour une église, son fils lui avait dit que c'était l'histoire de la mythologie; ce que la brave femme ne comprenait pas, on le conçoit. — Elle s'en retourna dans son quartier en pleurant, après avoir tout vu, sans vouloir accepter un verre d'eau.

« Tu portes sur ta poitrine la plaque de courrier, reprit-il; qu'est-ce que cela signifie? » Pendant la lutte que Doring avait soutenue, cette plaque avait été mise à découvert.

« Que je suis courrier.

— De quel pays?

— De Stockholm.

« Le front du prince s'assombrit. Pour qui était au courant de ses affaires de famille, la cause de ce mécontentement était facile à comprendre.

« Auprès de qui as-tu une mission à remplir ici? »

— Auprès du baron Armfelt.

« Le nuage se dissipa et le front du prince reprit sa sérénité.

« L'as-tu déjà vu? »

— Pas encore.

— Quand es-tu arrivé? »

— J'arrive à l'instant.

« Le grand-duc se tut; mais son regard scrutateur cherchait à lire sur le visage du courrier s'il apportait de bonnes ou de mauvaises nouvelles. Un instant ses lèvres s'agitèrent, comme s'il allait demander un renseignement de haut intérêt pour lui, cependant il réprima son désir, et se tourna vivement vers ceux qui entouraient Doring.

« Pourquoi l'arrêtez-vous? »

— Nous en avons l'ordre.

« L'ordre! l'ordre! interrompit le prince avec un geste violent, qui prouvait combien il était prompt à s'échauffer. Qui vous l'a donné? »

« Le comte Orloff.

« Orloff, balbutia-t-il, Orloff... je... »

Puis, prévenant les explications qu'on se préparait à lui donner, il dit à Doring de le suivre, et tourna brusquement le dos aux autres.

Doring ne demandait pas mieux; il espérait rencontrer d'autant plus tôt Armfelt.

Néanmoins, avant de quitter la place, il se souvint de sa querelle avec les jeunes gens qui s'étaient égayés à ses dépens. L'apparition du grand-duc et son entretien avec lui la lui avaient fait oublier. Mais, quand il se retourna pour leur donner à entendre, au moins par un signe, qu'ils se reverraient, ces messieurs avaient disparu.

IV.

L'IMPÉRATRICE CATHERINE II. LA PRINCESSE ALEXANDRA PAULOWNA ET Mlle WILLANOW.

Catherine, qui ne pouvait vivre en paix avec ses voisins que quand ils se montraient soumis, cherchait les moyens de reconquérir en Suède son ancienne influence, affaiblie par le génie de Gustave III; on croyait même qu'elle avait le dessein d'exécuter sur le sol scandinave le pendant du partage de la Pologne.

La cour de cette femme, que ses contemporains avaient surnommée la Sémiramis du Nord, ressemblait à la cour brillante d'un conquérant asiatique. On y voyait des hommes d'Etat et des généraux revêtus des uniformes les plus divers, les plus bigarrés, et dont les décorations appartenaient à tous les pays. A côté des hommes les plus distingués de la Russie paraissaient des émigrés français, des magnats de Pologne, des mahométans, des khans de Tartarie, des Grecs, des Moldaves, des Cosaques, des Kalmoucs, des Baskirs, des Arméniens, etc.

L'impératrice venait de rentrer d'une promenade; laissant dans les antichambres la suite

nombreuse qui l'avait escortée, elle passa dans un des plus beaux salons de Péterhof, accompagnée seulement de la femme du grand-duc Paul, l'aimable et douce Marie Feodorowna, née princesse de Wurtemberg, et de ses favorites, la comtesse Branitzka et mademoiselle Prosatoff. Parmi les cavaliers on remarquait particulièrement Suboff, ancien aide-de-camp de la czarine, parvenu dès cette époque au rang de prince de l'empire d'Allemagne, de feld-maréchal-général, de gouverneur-général d'Iékatérinoslaw et de la Tauride, de sénateur, de chef de la garde-noble, de chevalier des Ordres de Saint-André, de Saint-Alexandre Newski, de l'Aigle-Blanc, de l'Aigle-Noir et de Sainte-Anne.

Le valet de chambre Zacharias Constantino-witsch attendait à la porte.

La czarine était de taille moyenne, mais robuste et un peu corpulente.

Sa démarche, d'ordinaire lente et majestueuse, était en ce moment plus vive que de coutume.

Elle portait la tête haute et baissait les yeux; sa physionomie trahissait une certaine agitation. Bien que parvenue à un âge avancé, elle conservait encore des vestiges de beauté. Sa toilette simple, mais pleine de goût, rehaussait sa grâce naturelle, et une délicate négligence régnait dans sa coiffure. Sa tête altière était faite pour la couronne.

Son visage n'était cependant pas d'une beauté régulière; la partie inférieure manquait de noblesse. L'élément sensuel de son caractère s'y était développé au préjudice de l'élément moral.

Ses yeux, d'un bleu grisâtre, brillaient du feu de la passion. On pouvait interpréter diversement une légère contraction des narines, et

l'on a prétendu qu'elle annonçait de la cruauté.

Le salon où Catherine entra avait des portes-fenêtres ouvertes sur un balcon, décoré de plantes rares aux couleurs les plus éclatantes.

Elle traversait cette pièce avec une certaine agitation, comme si un sujet grave la préoccupait, lorsque, jetant un coup d'œil sur le balcon elle s'arrêta tout à coup, captivée par le ravissant tableau qui frappa ses regards.

La suite de l'impératrice s'arrêta comme elle et fixa son attention sur le même objet.

Une légère exclamation s'échappa des lèvres de Catherine, et, tendant une de ses mains à la grande-duchesse :

« La belle enfant, ma chère amie! » lui dit-elle.

La princesse avait déjà deviné le sujet de l'admiration de sa belle-mère, et son visage rayonnait de joie.

Sur le balcon était assise une jeune et charmante personne de quinze ans, fille de la grande-duchesse et petite-fille de la czarine, l'aimable Alexandra Paulowna, aussi remarquable par sa beauté que par la douceur de son caractère.

L'aïeule contemplant avec orgueil, la mère avec amour, la ravissante princesse, qui, fleur au milieu des fleurs et la plus belle de toutes, laissait tomber sur son épaule, blanche comme la neige, sa tête entourée de boucles blondes.

« Elle était endormie.

« Eveillons-la, dit la grande-duchesse; le soleil la brûle.

— Non, ne la touche pas, répondit la czarine; vois comme elle est belle... laisse-moi la contempler.

— Votre majesté aime mon Alexandra. Puiss-elle mériter toujours votre affection!